

L'art des peaux-rouges, au Canada

Marius Barbeau

Numéro 26, printemps 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55162ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barbeau, M. (1962). L'art des peaux-rouges, au Canada. *Vie des arts*, (26), 22–27.



L'ART DES PEAUX-ROUGES, AU CANADA

par Marius BARBEAU
de la Société royale

L'art plastique des Peaux-Rouges est varié et original. Celui des Esquimaux est réaliste et celui des Indiens de la Côte-Nord-Ouest est stylisé. Les chasseurs de bisons des prairies de l'Ouest s'inspiraient, dans leurs peintures sur peaux, des scènes de leur vie errante. Les Iroquois-Hurons d'Ontario et du Saint-Laurent et les Algonkins du nord-est décoraient leurs costumes, sous l'influence des Blancs, de piquants de porc-épic, de poils d'orignal et de rassades. Seuls les Iroquois proprement dits sculptaient des masques appelés Faux-Visages (False Faces), qu'ils peignaient en noir ou en rouge pour les rendre plus horribles; ils s'en affublaient dans leurs rituels contre la maladie et tous les maux.

Une exposition des arts indigènes du Canada a de tout temps intéressé les Européens, et celle de Bordeaux, en cet été de 1962, en sera une manifestation de plus. Pour la première fois, à Londres en 1616, la noblesse fut séduite par l'étrange beauté de Pocahontas, la fille de Powhatan, chef des nations de la Virginie, et l'appela « princesse ». Elle mourut peu après son mariage à Rolfe, un marin anglais, après lui avoir donné un fils. On conserva d'elle la grande peau tannée et décorée de broderie en poil d'orignal qu'elle avait portée. Cette relique, la plus ancienne en son genre, est exposée au Ashmolean Museum, à Oxford.

Environ soixante ans plus tard (1676-1693), les Jésuites, missionnaires au Canada chez les Peaux-Rouges, envoyèrent à la cathédrale de Chartres, de la part de Mgr de Laval, chanoine de Chartres et premier évêque de Québec, deux ceintures *wampum*, faites de grains polis et colorés d'écaillé de *venus mercenaria*, qui sont encore dans la chapelle de la Vierge noire de Sous-Terre. Ces ceintures étaient des symboles imagés commémorant des traités de paix ou de bonne foi.

Au musée de la cathédrale de Chartres, on conserve un petit canot d'écorce de bouleau de style algonkin du Saint-Laurent. Cette relique fut aussi un don des Pères Jésuites, qui l'avaient commandée, vers 1680, aux Ursulines de Québec, vouées à l'éducation des petites indiennes et aux arts domestiques. Ce canot, décoré de dessins curvilignes, à l'extérieur, contient de minuscules avironneurs en cire noircie par le temps.

Au Musée de Versailles jusqu'à 1931, à la Bibliothèque nationale de Paris en 1880, et aujourd'hui au Musée de l'Homme, on trouve de nombreux spécimens de provenance indigène d'Amérique qui furent d'abord destinés à l'éducation du Dauphin de France. En voici une brève description tirée du catalogue du Musée de Versailles :

Ci-contre: Grand Totem, Iles de la Reine-Charlotte. Hauteur: 34½' (10,55 m), diamètre à la base: 47" (119,75 cm). Musée de l'Université McGill. Page ci-contre: Masque. TSIMSHIEN. Bois sculpté. Côte Nord-Ouest.





« Peaux peintes du Canada. La majorité de ces peaux peintes exposées ont été recueillies avant 1768 pour l'éducation du Prince de la Maison de France. Elles constituent le plus riche ensemble de cette sorte existant au monde et sont d'une valeur inestimable pour l'étude de la... Plaine. Les peintures racontent la vie d'un grand chef ou représentent des événements singuliers; elles étaient l'œuvre des hommes. Les peintures formées de motifs géométriques étaient fréquemment l'œuvre des jeunes. Les peaux utilisées sont celles du bison, du daim et de l'élan. Chaque partie du dessin fut d'abord repoussée et peinte ensuite en couleurs. Quelques-unes des peaux étaient employées comme robes cérémoniales; d'autres servaient sans doute au mobilier de la hutte ou de la tente. » Cette décoration accuse des éléments indiens et européens, chez les tribus du nord-ouest.

La broderie exécutée en poils d'original, en piquants de porc-épic, et en verroterie sur cuir ou sur écorce de bouleau, n'est pas exclusivement le propre des Indiens du nord. Elle ne remonte pas à la préhistoire, bien que le problème de ses origines préoccupe encore certains ethnographes. Lorsque les objets brodés ou gravés, surtout destinés au costume et à l'ornementation, sortaient des mains des femmes indigènes, ils ne reflétaient pas moins les « mille petites adresses » et la « science des ouvrages » qu'un grand nombre de jeunes séminaristes avaient apprises des institutrices blanches en Nouvelle-France. Cet art domestique des civilisés, qui a débuté à Québec en 1639, ne s'est propagé que fort lentement au delà des frontières de la civilisation. La diffusion des broderies jusqu'aux pays lointains du Yukon et de l'Alaska ou chez les Cris et les Esquimaux de la Baie d'Hudson se continuait encore, il y a moins de cent ans. Samuel de Champlain écrivait, avant 1660 : « J'avais une ceinture faite de poils de porc-épic, qui était fort bien tissée, selon le pays, laquelle Sa Majesté eut pour agréable. »

Les Ursulines de Québec et des Trois-Rivières, souvent à bout de ressources, décidèrent de substituer certains produits locaux aux fils d'or, d'argent et de soie importés à grand prix d'outre-mer. Elles employèrent la laine commune, le chanvre et le lin, et, s'inspirant des Peaux-Rouges, elles utilisèrent aussi le poil d'original et les piquants de porc-épic. Elles les teignaient, puis s'en servaient comme de la soie en les enfilant dans le chas de leurs aiguilles à broder.

L'examen d'anciens *ouragans* (mot algonkin) et d'autres boîtes ou casseaux « dans le goût sauvage » nous permet d'apprécier les motifs intéressants de cet art utilitaire et décoratif, qui a passé pour indigène. Ces reliques d'un âge révolu sont conservées dans les monastères de Québec; il y en avait au Musée de Versailles encore récemment; elles sont aujourd'hui au Musée de l'Homme à Paris. Le Musée national du Canada et la plupart



En haut, à gauche : Amulette. HAIDA. Os sculpté incrusté de nacre. Longueur : $6\frac{3}{4}$ " (17 cm), largeur : $1\frac{1}{2}$ " (3,00 cm); à droite : Epingle. HAIDA. Os. Longueur : $10\frac{1}{2}$ " (26,75 cm), largeur : 1" (2,50 cm). Musée de l'Université McGill. Ci-contre : Coucre-chef d'apparat, HAIDA. Bois polychrome et cuivre, 10" x 21" (25 x 53,50 cm) Collection de Louis Comfort Tiffany. Au dessus : Plat. HAIDA. Bois décoré de coquillages. Longueur : $11\frac{1}{2}$ " (29 x 25 cm), largeur : $6\frac{3}{4}$ " (16 cm); hauteur : $4\frac{1}{2}$ " (11,45 cm). Musée de l'Université McGill.



des autres musées d'ethnographie en possèdent de grandes collections.

Le roi de France lui-même, d'après le *Journal des Jésuites*, en 1645, manifestait déjà de la curiosité à l'endroit des Peaux-Rouges du Canada. On y lit : « ... Sortit de la maison une petite caisse où étaient trois ou quatre habits de sauvages accomplis pour être présentés à sa Majesté par M. de Repentigny, sur ce quoi le roi avait témoigné désir qu'on lui envoyât quelque chose de par de ça. »

« Ces ouvrages, selon l'analyste des Ursulines de Québec, furent longtemps en vogue. On conserve encore, au musée du monastère, le modèle d'un écran envoyé par les Mères à la reine Marie Leckzinska, dans les années où Mme de Beaujeu était berceuse des enfants de France. »

D'autre part, dans une grande partie de l'Amérique du Nord, se propagèrent les articles de la traite d'abord étrangers à ce milieu, comme la rassade (perles de Nevers et de Venise), la broderie et l'argenterie, les alènes, les aiguilles, la soie, le fil, le ruban et les plumes. Les Indiens en conservèrent longtemps le goût après leur disparition chez les Européens, à tel point que, de nos jours, on leur attribue une origine purement indigène.

Les arts plastiques des Esquimaux et des Indiens mongoloïdes de la Côte Nord-Ouest sont plus originaux, bien que leur efflorescence ait été fortement stimulée par la traite des fourrures et avec l'aide de l'outillage moderne.

La technologie des Esquimaux découle de traditions héritées d'ancêtres asiatiques. Son apogée se centralise à la mer de Béhring, aux frontières de la Sibérie. Les loisirs de ces chasseurs et pêcheurs nomades des côtes arctiques et des terres boréales étaient employés à sculpter l'ivoire, la pierre et le bois. Les femmes découpent et cousent les vêtements à capuchon et les ornent de dessins appliqués ou brodés. Récemment un petit nombre de ces Esquimaux, à la Baie d'Hudson et à la terre de Baffin, se sont adonnés à sculpter la saponite (pierre molle) par passe-temps. Grâce à l'intermédiaire d'agents bénévoles, de missionnaires et d'agents du ministère des Affaires du Nord du Canada, on fait maintenant une grande exportation de ces sculptures dans tous les pays du monde. L'ingénuité et parfois le génie des Esquimaux se révèlent dans cet art. On peut dire que les arts plastiques d'inspiration réaliste sont pour eux un héritage préhistorique. Assez récemment encore, les Esquimaux de la mer de Béhring façonnaient des masques aux formes étranges et amusantes, qu'ils portaient dans leurs pantomimes des fêtes d'hiver. Ils y révélaient une originalité et un sens authentique de l'humour, le chant, la pantomime et les danses constituant leurs amusements préférés. Et ils ont toujours été des sujets favoris de l'ethnographie. (*Vie des Arts* 22)

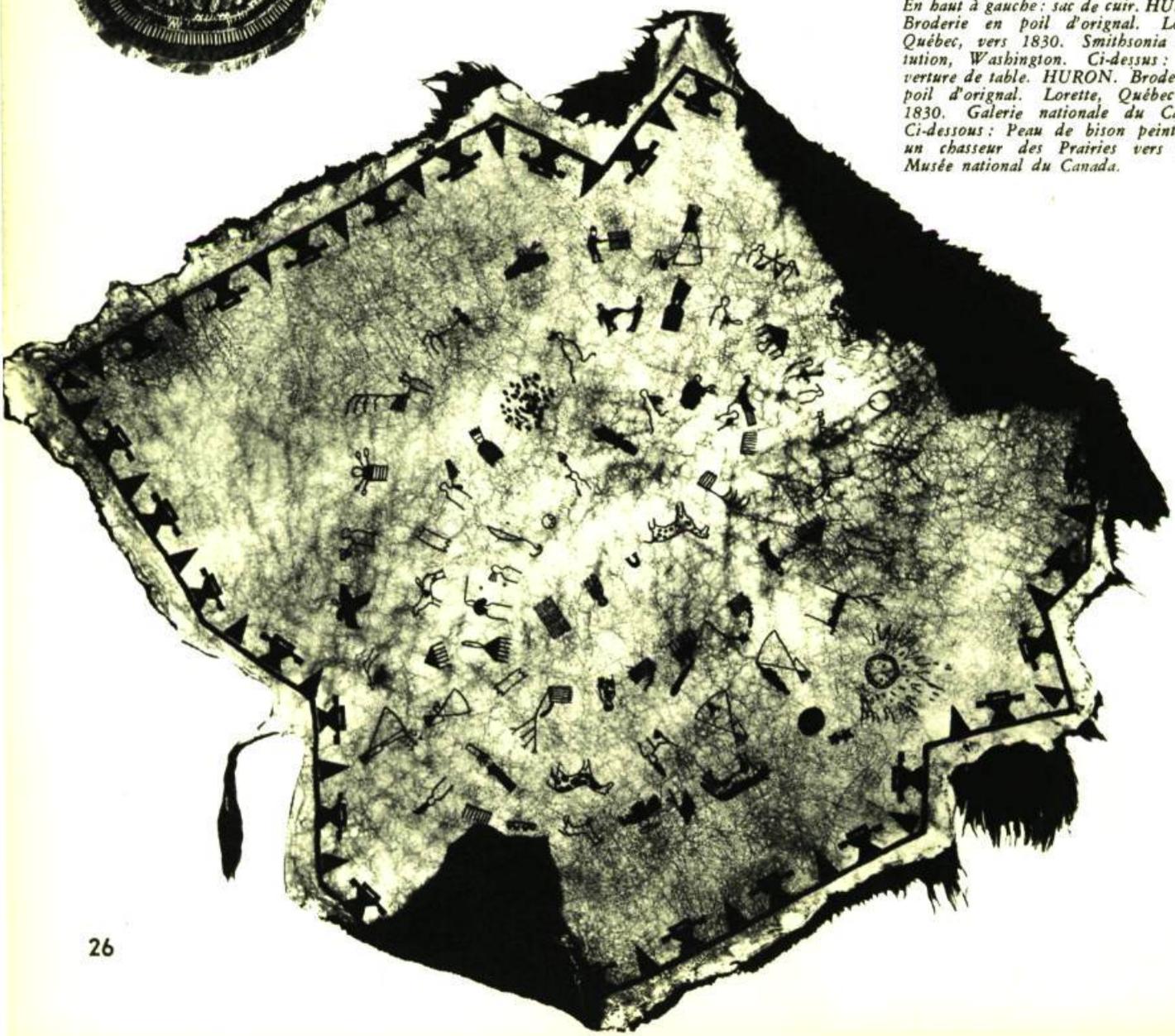
En haut à gauche: Poignard, CHIL-KAT. Poignée en bois sculpté incrusté de nacre. Longueur: 11 $\frac{3}{4}$ " (29,90 cm).
A droite: Poignard. TLINGIT. Cuirre incrusté de nacre. Côte Nord-Ouest. Longueur: 12 $\frac{1}{2}$ " (31,85 cm).
Ci-contre: Boîte. HAIDA. Argilite sculptée. Côte Nord-Ouest. Longueur: 8 $\frac{1}{2}$ " (21,65 cm), hauteur: 5 $\frac{1}{4}$ " (13,35 cm).
A droite: Louche. TLINGIT. Corne de chèvre des montagnes, nacre et cuivre. Côte du Nord-Ouest, fin 19^e siècle. Longueur: 17 $\frac{1}{2}$ " (44 cm). Musée des Beaux-Arts de Montréal.

Ci-dessus: Moulin-à-prières de chef, HAIDA. Bois polychrome. Hauteur: 4" (10 cm), longueur: 14" (35,67 cm), largeur: 4 $\frac{1}{2}$ " (11,45 cm). Collection des musées de l'Université McGill.





En haut à gauche : sac de cuir. HURON. Broderie en poil d'orignal. Lorette, Québec, vers 1830. Smithsonian Institution, Washington. Ci-dessus : Couverture de table. HURON. Broderie en poil d'orignal. Lorette, Québec vers 1830. Galerie nationale du Canada. Ci-dessous : Peau de bison peinte par un chasseur des Prairies vers 1860. Musée national du Canada.



Les grands totems de la Côte Nord-Ouest sont uniques au monde. Leur stylisation originale a longtemps fait croire qu'ils remontaient à la préhistoire. Mais c'est là une erreur. Tels que nous les connaissons, ils datent tous de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, et leur aire d'expansion, de courte durée, ne dépasse pas la côte montagneuse de la Colombie-britannique aux abords de l'Alaska et des îles de la Reine-Charlotte. Les Haida, les Tsimshyan et les Tlingit ont été sculpteurs de génie, qui les érigeaient dans leurs villages, à titre de commémoration mortuaire de leurs grands chefs. Et ce n'est que depuis 1895 que les Kwakiutl et les Nootka, de l'île de Vancouver plus au sud, ont adopté cette pratique spectaculaire de leurs voisins du nord. Ils représentent l'Oiseau-Tonnerre ou l'Aigle, le Corbeau divin, l'Ours féroce (grizzly), la Baleine, le Dragon Sisiutl, l'ancêtre mythique de Sibérie dont le nom est Dzelarhons ou Femme-Grenouille ou Femme-Volcan ou Femme-du-Cuivre, et bon nombre d'êtres fabuleux qu'ils réclamaient comme « totems », y compris certains personnages historiques comme le Président Abraham Lincoln (1866) dont le mérite à leurs yeux est d'avoir libéré les esclaves — l'esclavage ayant été pratiqué sur toute la côte. Ces totems qui s'élevaient jusqu'à 80 pieds de hauteur ne duraient que deux ou trois générations. Ils ont tous disparu dans la région de leur origine, mais les musées d'Amérique et d'Europe en conservent un certain nombre.

Les totems ne représentent d'ailleurs qu'un aspect des arts plastiques de la Côte Nord-Ouest. Nos musées possèdent de vastes collections de sculptures de toutes sortes dont la qualité est insurpassée même au Mexique et au Pérou — masques, couronnes, bâtons de commandement, moulins-à-prière (rattles), coffres qui servaient de trône aux grands chefs, chasubles qui imitaient celles de l'évêque grec-orthodoxe parmi les Tlingit en Alaska, dans les cérémonies (potlatch), etc. Tandis que ces objets d'art d'aspect indigène servaient d'expression solennelle à une organisation sociale fort évoluée, un art imitatif purement commercial se développa, au cours du dernier siècle. C'était ce qu'on peut appeler le *scrimshaw* des côtes maritimes, qui doit sa conception aux sculptures et aux gravures de passe-temps exécutées par les baleiniers venus de Boston. Les Haida des îles de la Reine-Charlotte, après 1830, se mirent à illustrer leurs mythes ou à façonner des caricatures de toutes sortes, à même l'argilite noire de Skidegate et de Massett. Somme toute, cet art néo-indigène du totem et du *scrimshaw* est contemporain de celui de Turner, Courbet, Van Gogh et Cézanne. Il est de notre temps, ce qui n'amointrit pas son mérite.



En haut à droite : Mère bibou et ses petits. ESQUIMAU. Saponite. Baie d'Hudson. Musée national du Canada. Au-dessous : Chasseur de phoques. ESQUIMAU. Baie d'Hudson. Musée national du Canada. Bas de la page à gauche : Mère et son enfant. ESQUIMAU. Kogalik, sculpteur. Saponite. Povungnetuck, Baie d'Hudson. Musée des Beaux-Arts de Montréal. A droite : Chasseur. ESQUIMAU, Levi sculpteur. Saponite et ivoire. Povungnetuck, Baie d'Hudson. Musée des Beaux-Arts de Montréal.